



Charles DOVALLE

CONTÉ  
FANTASTIQUE

La GabKalothèque

## I La Route

« Courage, mon coursier ! courage ! ... voici l'heure :  
« Devançons les instants promis au rendez-vous !  
« Entre au bois ! ... vole ! vole ! ... à sa riche demeure,  
    « Vole, mon andaloux !  
« Franchissons le grand parc ! ... Courage ! tourne, évite  
« Ce tronc tombé d'hier au milieu du chemin...  
« De l'ardeur ! ... de l'ardeur ! Plus vite encor ! ... Plus vite ! ...  
« Toujours ! ... vole ! ... toujours ! ... Je vois le but... Enfin !

« Halte ! ... » Les flancs poudreux, laissant tomber sa tête,  
Ruisselant de sueur, le noir cheval s'arrête.  
Le jeune homme s'élançait à terre, et, souriant,  
Sous le blanc vestibule arrive impatient.

## II L'Indiscrétion

« Et je ne puis la voir ! ... et je devrais encore  
« Attendre ! ... Attendre ? Non ! ... Au feu qui me dévore  
« Je ne résiste plus ! ... Amour, protège-moi !  
« Écarte de son cœur et la haine et l'effroi :

« Qu'elle ne sache pas que du bain solitaire  
« Mon œil ose épier le pudique mystère...  
« Qu'elle n'entende rien, si, vers elle penché,  
« Je froisse les rosiers où je serai caché ! ... »

### III

## La Salle de Bain

Flots parfumés, dans le bassin d'agate,  
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;  
Flots caressants, dont le toucher la flatte,  
Baisez, baisez son beau corps !

Ainsi qu'un hamac de soie  
Qui se balance et qui ploie,  
Par un vent frais agité,  
Sur votre croupe écumeuse  
Bercez, vague paresseuse,  
Bercez, bercez la beauté !

Et les ondes abaissées,  
Par le doux fardeau pressées,  
Frémissent de volupté ;  
Et, de loin, le jour projette  
Un doux rayon que répète  
L'eau du bassin argenté.

Et sur la voûte de marbre,  
Comme les feuilles d'un arbre,  
S'agite un mouvant réseau :  
Réseau d'ombre et de lumière,  
Qui fatigue la paupière  
Et glisse, en tremblant, sur l'eau ;

Et la baigneuse ingénue

Va folâtrant toute nue ;  
Et, de moment en moment,  
De la belle inattentive  
Un faible soupir arrive  
À l'oreille de l'amant.

Flots parfumés dans le bassin d'agate,  
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;  
Flots caressants, dont le toucher la flatte,  
Baisez, baisez son beau corps !

#### IV Les Frayeurs

– La peureuse ! ... oh la peureuse ! ...  
Tu trembles et tu rougis ! ...  
« Est-ce la brise amoureuse  
« Qui vient d'agiter ces lis ? ... »  
Dit la baigneuse.

Elle écoute et sourit : « Rien..., dit-elle, tant mieux !  
« Tant mieux... j'avais eu peur ! ... » – Elle reprend ses jeux.

Pourquoi vers cette colonne  
Toujours tourner ton regard ? ...  
« Je ne sais... mais je frissonne...  
« Dit-elle ; ici, par hasard,  
« N'est-il personne ? ...

Elle écoute et sourit : « Je me trompais... tant mieux ! ...  
« Tant mieux... j'avais eu peur ! » – Elle reprend ses jeux.

Sous tes blanches mains, ma belle,  
Pourquoi voiler tes appas ?  
– « Il me semble qu'on m'appelle...  
« J'entends soupirer là-bas ;  
« J'ai peur ... » dit-elle :

Et sur la dalle humide appuyant son pied blanc,  
À ses habits épars elle court en tremblant.

## V

### La Toilette

De ses cheveux les mèches déboutées  
Tombaient mouillées  
Sur l'albâtre de son cou ;  
Ses yeux brillaient, et, sur la froide pierre,  
Comme en prière,  
Elle ployait un genou.

Ainsi penchée, elle écoute, inquiète,  
Rouge, muette,  
Et tremblant au moindre bruit.  
Mais, à la fin, s'évanouit sa crainte,  
Et la contrainte  
Avec la frayeur s'enfuit.

Puis, sur son corps, comme inondé de pluie,  
La gaze essuie  
De liquides diamants ;  
Puis, en jouant avec mollesse et grâce,  
Sa main replace  
Ses frivoles ornements.

Un fin tissu couvre sa gorge ronde  
Et pudibonde,  
Qui se soulève toujours :  
Lin ondoyant, l'obstacle de sa robe  
Cache et dérobe  
Ses plus séduisants contours.

Et cependant, pour charmer sa toilette,  
Elle répète,  
En déroulant ses cheveux,  
Comme une vierge, aux beaux jours de l'Attique,  
Un hymne antique  
Sur un chant voluptueux.

## VI

### Léda

#### CHANT

« Vénus est la fille de l'onde ;  
« Jupiter est le roi des cieux ;  
« Les Dieux sont les maîtres du monde :  
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

« Léda, Léda, que fais-tu sur la rive ?  
« De l'Eurotas fends les flots caressants :  
« Léda, Léda, de ta pudeur craintive  
« Laisse mourir les timides accents. »

– Léda, qui sait combien la vague est douce,  
Au fleuve ami livre ses charmes nus ;  
Et de son pied, en badinant, repousse  
Et bat les flots mollement combattus...

« Vénus est la fille de l'onde ;  
« Jupiter est le roi des cieux ;  
« Les Dieux sont les maîtres du monde :  
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

Léda disait : « Ta grâce te protège ;  
« Jusqu'à mes pieds arrive en te plongeant ;  
« Viens sans frayeur, cygne aux ailes de neige,  
« À mes baisers livrer ton cou d'argent... »

À cette voix, le beau cygne s'empresse.  
Léda succombe, en un lit de roseaux,  
Sous le duvet qui chatouille et caresse  
Son sein brûlant, où bouillonnent les eaux...

« Vénus est la fille de l'onde ;  
« Jupiter est le roi des cieux ;  
« Les Dieux sont les maîtres du monde :  
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

## VII

### Volupté

La chanteuse avait dit : l'œil baissé vers la terre,  
Elle rougit et ne veut plus chanter :  
    Mais un sourire involontaire  
    A révélé le doux mystère  
Dont l'image la trouble et la fait palpiter.

Sous le mouvant feuillage où s'égare sa vue,  
L'illusion guide ses pas errants.  
    De désir à moitié vaincue,  
    Elle chancelle, demi-nue,  
Abandonnant son âme aux songes enivrants...

Et comme une Odalisque, en sa couche embaumée,  
Tombe d'amour et de douce langueur,  
    Belle houri, la bien-aimée  
    Sur la mousse glisse, enflammée,  
Aux images de feu qui dévorent son cœur.

Et l'amant élancé, pareil au cerf rapide,  
Impétueux, altéré de plaisir,  
    Presse contre sa lèvre avide  
    De l'amante la bouche humide...  
Et, si l'on meurt d'amour, peut-il ne pas mourir ! ...